

*À mon premier et très attentif lecteur,  
le troubadour vert de la canopée.*



# 1. À L'OMBRE DES FRANGIPANIERES

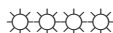
*« Comme un avion sans ailes...*

*Moi, moi j'ai la carlingue froissée... »*

Comme un avion sans ailes (Charlélie Couture)

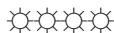
*Il s'en fallut de peu que le pilote du Boeing triple sept réussisse son atterrissage ! S'il s'était posé sans encombre malgré l'avarie, les passagers poursuivraient leurs existences ; ils ignoreraient avoir frôlé la mort de si près. Mais la carlingue se fracassa au large du Mozambique contre le mur de l'océan. Les secours repêchèrent dans la baie de Maputo la seule survivante, une adolescente comorienne. Elle dérivait, cramponnée à un débris de l'avion. D'entre ses lèvres gercées, elle appelait sa mère. Indifférent au désastre, le soleil éclairait les recherches. Le bilan se révéla accablant : trois-cent-trente disparus...*

*On ne retrouva que peu de choses, les eaux bleu sombre avaient tout englouti ou presque...*



*Ce voyage rêvé au pays de Nelson Mandela, Zelda et Lucien l'avaient remis tant de fois. Il y avait toujours quelque chose de plus urgent qui les détournait de ce projet. L'anniversaire de leurs vingt ans de mariage fournissait un*

*parfait alibi pour repousser d'autres obligations. Ils embarquèrent depuis l'île de La Réunion pour un voyage sans retour.*



*Alice vivait en ermite depuis deux mois dans son studio lillois perché au cinquième étage. Rien ne devait la distraire ! N'écoulant plus la radio, elle avait même éteint son téléphone mobile. C'est en jogging qu'elle s'approvisionnait chez l'épicier en bas de l'immeuble. Elle se consacrait sans s'accorder de répit à la rédaction d'une thèse qu'elle peinait à mettre en forme. Des sandwiches préparés à la va-vite qu'elle ingurgitait indifférente au goût des aliments constituaient son ordinaire tant son esprit était absorbé par l'écran de son ordinateur. Rien ne lui semblait plus important que d'achever son travail.*

*Cette illusion allait voler en éclats. Elle s'étirait comme un chat pour détendre des muscles crispés par une position trop longtemps maintenue lorsque la sonnerie retentit. Élise allait-elle tenter de l'entraîner dans une promenade en plein air ? Il aurait été héroïque de décliner une telle proposition !*

*Ce n'était pas son amie qui se tenait sur le pas de la porte, mais deux policiers. Ils l'informèrent avec autant de tact qu'ils le purent. Existe-t-il des mots, des intonations pour annoncer les drames, qui détiendraient le pouvoir de les rendre supportables ? Non ! À l'évidence, non !*

*Après lui avoir communiqué les numéros de téléphone d'aide aux familles et de soutien psychologique, ils*

*quittèrent l'appartement, la laissant hébétée. Elle regarda s'éloigner les fonctionnaires, devenus oiseaux de mauvais augure.*

*D'abord elle ressentit une impression d'irréalité, son esprit n'intégrait pas la nouvelle. Un froid glacial l'envahit et paralysa ses sensations. Dans un éclair de lucidité, elle comprit qu'elle activait un réflexe de survie.*

*Soudain la douleur survint avec violence, vrilla son corps et son cerveau. Elle ne parvenait pas à pleurer. Elle se débattait contre une réalité aux allures de cauchemar que, sans qu'elle comprenne pourquoi, le destin lui imposait. Cette question, elle se la répétait en boucle :*

*— Mais pourquoi ? Pourquoi ?*

*Elle souhaitait plus que tout qu'il s'agisse d'une erreur. Lucien et Zelda, elle les croyait immortels.*

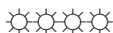
*Elle ralluma son téléphone. Le silence emplissait la pièce. Elle écoutait sa respiration, s'étonnant d'être encore vivante. Elle se prit à guetter le coup de fil d'excuse qui l'informerait d'une méprise, qui lui annoncerait qu'ils n'avaient pas pris ce vol. Elle composa le numéro du fixe de ses parents et entendit la voix claire et rassurante de sa mère enregistrée sur le répondeur qui informait de leur absence et du séjour en Afrique. Elle réalisa alors, qu'absorbée par sa tâche, elle avait occulté la date de leur départ. Maintenant elle ne pourrait plus jamais l'oublier, ce jour maudit, dont un coup d'œil à la fenêtre lui confirma la banalité, un jour des plus ordinaires, qui aurait pu être défini par une cohorte de négations, sans saveur, ni pluie ni vent, ni froid ni chaud mais que l'horreur de l'accident boursouflait d'importance.*

*Elle se connecta et consulta compulsivement sur Internet tout ce qu'elle pouvait glaner comme informations.*

*Elle finit par s'agenouiller et poussa un long hurlement qui dut épouvanter l'immeuble ! Elle appela une nouvelle fois la maison, la voix de sa mère répondit insolemment vivante.*

*La jeune femme puisa en elle la ressource d'appeler à l'aide. Elle téléphona à Jo et Catherine, de vieux amis de ses parents, qui vivaient près de Paris.*

*Effondrés, ils la rejoignirent et organisèrent pour une Alice désemparée et docile comme une enfant, ce voyage vers la terre où elle avait grandi. Ils lui obtinrent une place pour le prochain départ, le vol de nuit du lendemain. Catherine l'aida à empiler dans sa valise le strict nécessaire.*

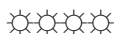


*Cette nuit-là, Alice ne chercha même pas à se réfugier dans un sommeil qui ne survint qu'à l'aube. Dans son rêve du matin, surgit le souvenir de ce jour frais de l'hiver tropical où elle serra entre ses bras menus le tronc de son ylang-ylang.*

*Elle se souvint avec acuité de ce lointain 17 Juillet où pour la première fois, fillette de cinq ans, elle débarqua de France métropolitaine.*

*Elle le découvrit dans le jardin, cet arbre encore chétif, et marcha droit à sa rencontre, le choisissant entre tous les autres, pourtant somptueux et gigantesques. Le jeune ylang-ylang deviendrait son ami, son arbre-frère, son confident.*

*Pas un jour sur sa nouvelle terre sans qu'elle ne frotte ses joues dorées contre l'écorce grise. Pas un jour sans qu'elle n'entende le bruissement du vent dans les feuillages qui semblait porter les chants des anciens, tandis que dans le lointain elle percevait la respiration puissante et régulière de la mer. Elle chercha en vain le premier souvenir qu'elle pouvait avoir de ses parents, elle ne trouva rien de précis. Ils avaient toujours été là et elle n'avait jamais pensé qu'il puisse en être autrement.*



*Paul et Maya, d'autres amis de jeunesse de Zelda et Lucien qui les avaient rejoints à la Réunion pour s'y installer, prirent le relais. Ils vinrent accueillir Alice à l'aéroport.*

*La jeune femme à peine arrivée, le centre de crise et de soutien la contacta pour l'avertir qu'on avait retrouvé des éléments probants du décès et de l'identité de ses parents : les obsèques pourraient être célébrées dès le rapatriement des corps. Alice demanda à rencontrer la survivante du crash. On lui répondit qu'il faudrait faire preuve de beaucoup de patience : toutes les familles réclamaient son témoignage mais la jeune fille en état de choc devait d'abord se remettre.*

*Pleins d'affection, Paul et Maya la guidèrent dans toutes ses démarches : elles s'accumulent au décès d'un être cher. La jeune femme venait de perdre ses deux parents et c'était-elle qui se perdait à l'énoncé de la liste interminable de questions à choix multiples des pompes funèbres. Il fallut*

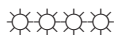
*aussi rédiger une annonce nécrologique, un bien vilain mot pour nommer un exercice difficile. Paul tranchait, décidait, désolé de la voir tétanisée et ne sachant que dire. Elle hochait la tête ou bredouillait un :*

*— Oui c’est bien... à peine audible.*

*Peu à peu, elle sentit son corps reprendre des forces et son esprit s’éclaircir. Elle se détesta d’être capable de ressentir cette vitalité qui prenait le dessus. Pourtant ce regain d’énergie lui permit de choisir avec soin les lectures et les chants de la cérémonie religieuse. Elle s’énerva que le prêtre cherche à l’influencer et le prévint qu’elle ne savait pas si elle aurait la force de lire un texte d’hommage à ses parents.*

*Elle demanda à Paul et Maya de rédiger, pour le début de la messe, l’évocation de la vie des défunts. Qui les connaissait mieux qu’eux dont l’amitié remontait à l’adolescence ?*

*Mais il n’y avait pas de défunts à vêtir. Elle but la coupe jusqu’à la lie à entendre ceux qui prétendaient que « malgré tout elle avait de la chance » que l’on ait retrouvé, suivant la formule, des objets identifiants et des corps incomplets. Ces parcelles d’eux lui permettraient de faire son deuil.*



*Quand approcha le moment de l’adieu, Alice, telle une automate, vérifia son reflet dans le miroir. Elle voulait leur faire honneur pour les accompagner à l’ombre des frangipaniers, ces arbres aux grandes fleurs blanches qui*



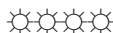
*ombrent les cimetières de La Réunion. Elle descendit l'escalier puis revint sur ses pas pour asperger d'eau fraîche son visage, glisser dans son sac le mouchoir qu'elle avait oublié et ses lunettes noires. Elle tremblait de ne parvenir à contenir un déferlement de larmes. L'église comble bourdonnait comme une ruche. Il y régnait une chaleur suffocante. Paul et Maya l'escortèrent jusqu'au premier rang. Ils incarnaient sa famille de cœur. Alice traversait ces instants comme dans un mauvais songe, en proie à une transe au-delà du chagrin. Elle se sentait étrangère à elle-même, spectatrice de sa propre désolation.*

*Des amis, des voisins, moites de sueur, la serrèrent dans leurs bras. Florian, son petit fiancé d'enfance, l'étreignit, le visage grave marqué par la tristesse. Albius s'approcha en fauteuil roulant, poussé par un de ses fils. Ses cheveux étaient tous blancs. Il semblait si fragile. Alice s'accroupit et posa sa tête sur les genoux du vieillard qui caressa ses cheveux mouillés de larmes.*

*— Mon zenfan, mon zenfan, quel grand malheur ti-catoune ! murmura-t-il.*

*La cérémonie s'éternisait. Les bouquets de lys exhalaient un parfum nauséeux. Alice avait envie de fuir. Elle resta stoïque. Le cortège s'ébranla enfin à travers les rues brûlantes. La saison des pluies tardait à arroser l'île et il faisait très chaud. Les flamboyants éclataient de leur rouge orangé. Alice, égarée dans ses pensées, vêtue de blanc à la mode africaine, marchait seule devant. Elle revoyait Zelda et Lucien vivants, debout et rieurs. Les gens endimanchés suivaient, portant des brassées de fleurs.*

*Alice s'agenouilla dans la poussière, sur le sol du cimetière craquelé par la sécheresse. Elle pleura doucement jusqu'au dernier instant, jusqu'à la dernière pelletée de terre sur les cercueils de ses parents et de son enfance.*



*Paul et Maya la déposèrent à sa demande devant sa maison. Elle insista pour y rester seule. Elle courut dans le parc et son premier geste fut d'enlacer le tronc de son ami, l'ylang-ylang. Ses branches croulaient sous une abondante floraison dont le parfum capiteux l'enivra. La joue et l'oreille collées contre l'écorce, elle percevait les murmures des âmes. Elle retrouvait enfin son souffle. Les odeurs, les souvenirs remontaient de partout.*

*Elle pénétra dans le hall et s'assit dans l'escalier. Elle pleura longtemps, le nez enfoui dans une écharpe que sa mère avait négligemment abandonnée sur la rampe. Elle était redevenue une toute petite fille qui se remplissait des traces, des souvenirs du passage de ces vies qui lui étaient si chères.*

*Alice était plongée dans des abîmes de tristesse quand soudain elle sentit une pluie de pétales de fleurs, de poudre d'or, de bulles irisées l'entourer d'un halo protecteur. Le souffle des alizés ouvrit grand les fenêtres. Les rideaux blancs se gonflèrent d'air et se mirent à danser. Elle entendait dans sa tête, venues de lointaines mémoires, des percussions battre au rythme intense du maloya. Les esprits du jardin accouraient au rendez-vous, ils lui apportaient des*

*mots et des chants de réconfort. Elle se leva pour déboucher en leur honneur une bouteille de vin rouge d'Afrique du Sud.*

*Alice inspecta la maison de fond en comble, la trouvant étrangement déshabillée, orpheline elle aussi. Partout les délicates aquarelles de sa mère ornaient les murs. Le goût des détails, les couleurs choisies avec soin et l'exubérance joyeuse de son œuvre témoignaient de son talent et de son amour de la vie. La jeune fille se remémorait sa mère qui peignait sous les grands arbres en s'efforçant d'apprivoiser la lumière.*

*Chaque recoin, chaque photo, chaque meuble racontait une histoire. Tout avait du sens ! À l'étage dans la chambre, trônait un grand coffre en bois de manguier massif où Zelda conservait ses souvenirs. Alice, enfant, l'appelait le coffre aux mystères.*

*Avec émotion, elle s'autorisa à l'ouvrir. Elle se mit à en extraire avec soin le contenu. Le fabuleux chat de Cheshire en peluche, offert pour sa naissance souriait toujours, même si ses couleurs s'étaient fanées et que ses pattes et ses oreilles portaient les marques de mordillements acharnés. Alice découvrait ou redécouvrait des photos. Zelda qui posait effrontée dans une robe noire de créateur, avec un sein découvert. Thibault, juvénile et conquérant, aurolé d'une opulente tignasse frisée, si différent de l'homme courbé et sec aux cheveux rares qu'elle avait rencontré en Inde. Lucien, au regard de velours. Alice esquissa un sourire à la vue de ses longs cheveux retenus en catogan. Puis un cliché d'une certaine Jeanne qui lui était inconnue mais dont le nom figurait au verso. Elle lisait, les sourcils froncés,*

*allongée dans un duvet. Et enfin la bande au grand complet, immortalisée en tenues bigarrées, posant sous un tilleul.*

*Elle trouva aussi un livre qui racontait l'incendie criminel d'une ferme.*

*Elle continua à parcourir les vieux albums, émue par les images de sa propre enfance. Ses parents l'avaient photographiée en train de téter, de barboter dans le bain, de galoper à quatre pattes, de pédaler énergiquement sur un tricycle, de boudier, de rire ou de s'endormir...*

*De tous ces objets, de tous ces visages, elle tapissa le sol de la chambre. Elle pleurait et riait, grisée par le vin d'Afrique. Quand la malle fut vide et le parquet jonché du souvenir de ces vies mêlées, Alice caressa le tissu qui tapissait l'intérieur du coffre. Intriguée, elle sentit, cachée sous l'étoffe, une masse dure et rectangulaire. Elle se saisit des petits ciseaux dorés de sa mère et défit avec soin les points. Trois grands carnets, recouverts de cuir brodé, s'échappèrent de la doublure.*

*Pendant plus d'une heure, elle hésita, tremblante. Avait-elle le droit de pénétrer sans permission dans l'univers de Zelda ? Après tout, ne devenait-elle pas l'unique héritière de ses cahiers ? Elle décida d'en ouvrir un, qui se déploya subitement. Le papier sentait bon, imprégné du parfum de sa mère. Le texte était rédigé à l'encre bleue.*

*Sur la première page, était collée la photo d'un couple. L'homme tenait dans ses bras une femme enceinte. Ils étaient jeunes et très beaux. Zelda avait écrit :*

*Ceci est la seule photo que je possède de mes parents, figés dans leur jeunesse. Je l'ai trouvée,*

ainsi qu'une copie de mon acte de naissance, dans un exemplaire élimé de « Tendre est la nuit ! ». Dans la marge du livre, des annotations m'ont permis de découvrir l'écriture de mon père et de comprendre mon étrange prénom, choisi en hommage à l'inspiratrice du roman, la femme de Scott Fitzgerald, Zelda.

Ils ont disparu tous les deux alors que j'étais toute petite et je n'ai jamais eu de nouvelles. Un jour ils ont repris leur route, ils m'ont « oubliée » chez ma tante Lily. J'avais dix-huit mois. Elle disait d'eux qu'ils étaient amoureux fous, des gamins courant derrière le vent, qu'ils avaient adoré donner la vie pour la beauté créatrice du geste, mais qu'hélas j'étais vite devenue un bagage encombrant déposé derrière eux en toute inconscience. Lily a veillé sur moi en dilettante.

L'année de mon entrée en sixième mon éducation prit un curieux virage.

Lily, propriétaire d'un grand hôtel-restaurant s'affairait sans cesse et les employées palliaient son manque de disponibilité à mon égard. Cette femme perfectionniste s'avérait intransigeante et cultivait l'art du mot cinglant qui atteint sa cible. Elle me blessait aux larmes. Pourtant je suis convaincue qu'elle m'aimait à sa manière sévère.

Quant à moi, je lui vouais une véritable vénération. Je la trouvais si belle et j'admirais chacun de ses gestes empreints d'élégance. Elle personnifiait à mes yeux un idéal de la féminité.

Lily n'eut jamais d'enfant mais elle rencontra le grand amour. Cet événement majeur qui survint l'année de mes onze ans bouleversa nos existences et entraîna le déclin de son affaire. Il se présenta sous les traits d'un type épatant, un musicien qui jouait dans un groupe de rock connu. Lily devint folle de lui. Je dois dire que moi aussi je l'adorais. Il se révélait chaque jour plus amusant et époustouflant de fantaisie. Sous l'emprise de la passion, ma tante changea totalement de personnalité. Elle négligea son affaire qui périclita. Lui seul comptait désormais à ses yeux. Elle hébergeait gratuitement les musiciens et les copains des copains. Elle se mit à boire sans s'en apercevoir et goûta aux drogues en toute innocence. En quelques années elle glissa sur une pente dangereuse et ses relations avec le beau musicien s'aigriront.

Lily prit de moins en moins soin d'elle. Sa beauté se fana et son caractère exigeant devint sombre. Un jour, le rockeur partit en tournée et oublia de revenir. Lily affronta le chagrin et un temps les créanciers. Puis elle tomba malade refusant de se soigner. Elle mourut ruinée, emportée par un cancer du sein qui se répandit et finit par dévorer son corps tout entier.

J'assistais impuissante au naufrage, incapable de la sauver, elle qui était tout pour moi !

*Zelda continuait :*

Persuadée que la blessure d'amour avait tué ma tante, je me retrouvais si jeune seule au monde. Je possédais pour seul héritage ces quelques papiers et beaucoup de questions.

Je n'ai pas eu le temps ou pas osé les poser. Lily est partie, emportant avec elle les secrets. Aucune piste, aucun courrier ! Juste cette photo et leurs noms qui figuraient dans mon acte de naissance.

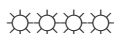
J'ignore tout d'eux ! Peut-être vivent-ils à l'étranger ? Sont-ils toujours ensemble ? Je n'ai jamais osé aller au terme de mes recherches, paralysée au dernier moment par la peur de déranger leurs vies et surtout la terreur qu'ils me rejettent une deuxième fois.

*Alice usa ses yeux irrités à contempler les visages sur cette photo si précieuse, guettant dans les traits de ses grands-parents des ressemblances avec elle ou avec Zelda. Aurait-elle la force de reprendre la quête de sa mère et si elle l'entreprenait, que découvrirait-elle ? Pourquoi sa mère ne lui avait-elle pas confié l'énigme de ses origines ? Fallait-il tout explorer ? Qui la consolerait si ses découvertes se révélaient source de déception ?*

*En feuilletant les cahiers où se mêlaient confidences très intimes, convictions philosophiques et considérations*

*pragmatiques, entre des collages d'articles de littérature, de recettes de cuisine, de textes de chansons et de conseils de beauté, elle pénétrait dans l'intimité de sa mère, dans son époque et parmi ses proches. Elle comprenait enfin la grande souffrance d'abandon et combien Zelda avait dû, seule, sans vrais repères, tout inventer de la maternité.*

*Alice, chamboulée par ses trouvailles inattendues, descendit au jardin et plongea nue dans la piscine. L'eau la purifiait et parvenait à dissoudre un peu du bloc pesant de sa peine. Elle écoutait les chuchotis du jardin et contemplait le ciel d'encre constellé d'étoiles. Un palmiste agitait son fier plumet au vent de la nuit. Elle pleura, mêlant l'eau de ses yeux à celle du bassin. Elle nagea longtemps et rentra, épuisée, dormir dans sa chambre de jeune fille.*



*Alice passa un mois entier dans la maison à s'immerger dans les souvenirs de sa mère et de Lucien, à feuilleter les grands cartons à dessin, à lire et à relire les cahiers, à essayer de reconstituer l'histoire. Au fil du récit, des secrets bien gardés s'ouvrirent à Alice.*

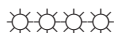
*Elle écouta les musiques, regarda les films de ces années-là pour s'en imprégner.*

*Elle passa de longues soirées chez Paul, Maya et leurs deux jeunes fils, à discuter avec eux des années de jeunesse qu'ils avaient partagées avec Lucien et Zelda. Patiemment ils répondaient, retissaient les fils ténus de la mémoire. Ils*



détenaient de nombreuses pièces manquantes du puzzle de la vie de ses parents.

Alice réalisait chaque jour davantage la force du lien qui l'unissait à Zelda depuis la première seconde de sa vie. « J'aimerais t'avoir dit encore et encore combien tu m'étais chère, Maman ! Combien je vous aimais tous les deux ! ». Elle pensait à son vaillant Lucien qui prenait toujours fait et cause pour elle.



Un matin, quelque chose d'imperceptible avait changé. Alice se réveilla à l'aube. Pendant des heures, elle partit marcher et faire des photos. S'allongeant sur la plage, l'esprit enfin vacant, elle offrit sa peau laiteuse au soleil. Elle contempla le lagon et nagea au milieu des poissons colorés.

Le soir venu, juste avant d'aller dormir, elle rendit visite à son ylang-ylang et devisa longtemps avec lui. L'arbre répondait, frémissant de tout son feuillage. La jeune fille voyait l'idée d'un roman se dessiner. Concevoir des projets, c'est choisir la vie ! Elle demeura la joue appuyée contre le tronc. Le parfum caressait ses narines et l'envoûtait. Elle emporta une fleur.

Plus tard, bien à l'abri sous ses draps, les carnets sur son cœur, elle murmura :

— Me voilà promue capitaine de ce voyage ! Maman, je vais te faire un cadeau que mon ami l'arbre m'a soufflé ! J'espère être digne de toi !

*Accroché au mur blanc de sa chambre, lui faisant face dès qu'elle ouvrait les yeux, un tableau contribua à éveiller des émotions qui affermirent sa décision d'écrire. L'artiste malgache avait réinterprété l'œuvre de Gustav Klimt, « les Âges de la vie ». Il avait choisi de ne peindre que la partie de la toile qui célèbre la Maternité, délaissant celle qui illustre la vieillesse. Nimbée de la lumière d'une myriade de confettis d'or, une jeune mère, drapée dans le soleil de ses cheveux ondulés parsemés de fleurs appuyait avec délicatesse contre son sein nu un enfant brun et bouclé. Paupières baissées, les commissures de ses lèvres rouges subtilement remontées, elle souriait de tout son visage, de toute sa chair. Son corps entier était un sourire.*

*Alice se rendit à la librairie du voisinage et y acheta des feuilles de liège, des crépons de couleur, de la colle et des épingles. Dans la maison, grimpée sur l'escalier, elle dessina sur un mur du corridor un arbre immense aux longues branches sinueuses.*

*Avec application, elle découpa et colla le liège à l'emplacement du tronc et des branches, décora l'arbre de feuilles et de fleurs de papier puis accrocha les photos de tous les compagnons de la jeunesse de Zelda dans un ordre que lui dictait l'histoire mais aussi son cœur et sa fantaisie.*

*Satisfaite, elle contempla son œuvre. Tous les protagonistes en place, Alice, le cœur en vrac, se mit à écrire avec passion, ne quittant son siège qu'épuisée, percluse de courbatures, dans un état second mais ce travail allégeait le poids de sa peine. Alice ne fut désormais plus*

*jamais seule. Elle vivait habitée par la sarabande vigoureuse de ses personnages.*

*Elle s'immergeait dans le vent des années quatre-vingt quand une jeunesse agitée d'idéaux croyait à la possibilité d'un monde meilleur, plus juste, où tout serait à inventer, où les vies serviraient de champs d'expériences.*

*Sous ses doigts, les phrases jaillissaient et transcrivaient les passions aux fruits amers que les mots seuls pouvaient confire et rendre délicieux.*

## 2. LA NEIGE

*« When the night has come, and the land is  
dark*

*And the moon is the only light we'll see*

*No, I won't be afraid, oh I won't be afraid*

*Just as long as you stand, stand by me »*

Stand by me (Ben E. King)

25 novembre 1981.

Zelda, derrière la vitre, contemplait la place.

Le temps trébuchait sur cette heure hésitante qu'on nomme entre chien et loup. La bouche de la nuit se repaissait des derniers lambeaux d'un soleil à bout de souffle. L'obscurité triomphait, escortée d'un silence obscène après les cris de la dispute. Les pas précipités dans l'escalier avaient cessé de crier leur rage. Il y eut une seconde à peine de silence parfait.

La fenêtre du premier étage de cette maison à colombages paraissait scellée dans le givre. Pourtant, lorsque la porte du rez-de-chaussée claqua brutalement sous la colère d'un geste amplifié par la pression d'un courant d'air, elle s'ouvrit dans un craquement. Une bourrasque s'engouffra, souleva les rideaux de velours rouge et les projeta, cinglants comme une gifle, au visage de

Zelda. Ils se déployèrent et enturbannèrent le corps fragile, vaincu, de la jeune femme, la revêtant de pourpre. Le froid fit irruption dans la pièce. Arrachée à son inertie, Zelda referma les battants en luttant contre la puissance du vent.

Elle se jucha assise sur la tablette en bois, juste assez large pour l'accueillir, qui surplombait l'antique et imposant radiateur de fonte installé sous la fenêtre. Enroulée dans la douceur écarlate, les jambes repliées vers sa poitrine, ses bras formaient un illusoire rempart autour de ses genoux.

Elle ne savait que faire d'elle-même. Tous les chagrins de son enfance, les douleurs des abandons, s'évadaient, réveillés, revigorés, des cachettes secrètes de son âme où elle les avait réduits et enfermés. Ils prenaient de l'ampleur, s'abreuyaient de cette souffrance toute neuve qui leur redonnait vie. Elle tenait à grand peine le gouvernail de son destin. Le drame s'était tramé, inéluctable, au loin sur l'océan, les forces assemblées, la trajectoire fixée. Tout était survenu si vite. En quelques heures, l'œil d'un cyclone intense avait plongé sur leur amour, dévastant tout dans un tourbillon de fureur. La violence du choc avait brisé les sentiments délicats.

Un hurlement muet montait, enflait et refusait de franchir sa gorge : « Reste, ne pars pas sans moi ! Reste, ne me laisse pas seule, j'ai peur de tout ce qui m'attend ! » Pas un mot ne franchit le seuil de ses lèvres.

Elle était aux premières loges derrière les vitres pour contempler le ciel. L'ombre grandissante de la nuit escamotait les dernières formes du paysage dans des volutes obscures, jusqu'à ce que tout devienne

uniformément sombre. Il ne restait que la pâle lueur des réverbères.

Elle balaya des yeux la place, n'osant poser son regard. C'était trop douloureux ! Entre ses cils, dans le flou de ses larmes, elle le regardait partir. Chaque geste de ce départ qu'elle savait définitif était insupportable. Elle souffrait. Sa peine coulait à gros goulot, de tout son corps. Elle était bouffie de désespoir et de honte, doutant d'elle-même et de sa décision. Pourtant rien ne la ferait changer d'avis, renoncer. Elle avait décidé de garder son enfant. Elle ne ferait pas un pas pour le retenir, le supplier, pas un geste ! Il refusait cette grossesse posant ainsi les points sur les i de la désillusion. Tout s'effilochait entre eux. Leurs discussions s'étaient muées en disputes. Elle ne savait plus pourquoi, ni comment cela était arrivé. Pourtant à l'évidence la relation se dégradait. Le jeune homme explorait en lui-même des replis ténébreux qui le fascinaient. Il rêvait d'y entraîner Zelda. Elle n'aspirait qu'à la lumière.

Pour l'heure, elle avait peur, elle avait mal au ventre, elle se sentait attachée au poteau et les mots comme des poignards aiguisés s'étaient plantés autour de son corps. Elle ne pouvait plus respirer, elle avait l'impression de sentir le goût âcre du sang dans sa bouche.

Il avait quitté la pièce à grand fracas, sanglé dans un blouson d'aviateur en cuir brun, l'écharpe qu'elle lui avait offerte entortillée autour du cou. Il avait les poings en sang, ses yeux lançaient des étincelles de colère et laissaient jaillir des larmes rageuses. Il la laissait seule avec cet enfant dans le ventre. Il écumait de fureur. Il l'adorait tout en la

détestant. Il avait transformé la chambre en champ de bataille, s'en prenant aux meubles. Il n'en voulait pas de ce gosse, elle le rendait dingue en refusant d'avorter. Il l'aimait mais cet amour fou était un champ de mines. Après l'avoir étreinte, il lui avait crié une dernière fois tout couvert de leurs larmes :

— Un jour on se mariera ! Zazou, il n'y a que toi que j'aime !

— Conneries ! avait-elle rétorqué, excédée, désespérée.

Puis il était parti dévalant l'escalier. Il défendait sa liberté comme s'il avait le diable aux trousses. Il maudissait la femme et son ventre qui l'avaient attiré dans un piège délectable.

Zelda entendit le bruit de ses bottes et cette dernière porte dont le claquement provoqua l'ouverture brutale de la fenêtre.

Ce fut cet instant précis que des flocons de neige inattendus choisirent pour se mettre à tomber, épais et légers comme des plumes, faisant mine d'hésiter à se poser. Ils s'amoncelaient mollement sur le sol, le recouvrant très vite.

Le Combi Volkswagen de Jo, usé par tant de virées entre potes, attendait à l'autre bout de la place. Ses peintures psychédéliques disparaissaient peu à peu sous la couche immaculée. Ce symbole de fête et de joie emportait le jeune homme. Pour l'occasion, il se métamorphosait en corbillard blanc. Les flocons continuaient leur danse de plus en plus effrénée. Ils transformaient toutes choses, petites ou grandes, les rendaient à nouveau visibles. Les arbres nus

frissonnaient, saupoudrés d'une couche de sucre glace. Les tourbillons se renforçaient.

La neige peignait blanc sur noir le paysage. Innocente mais complice, elle recouvrait méticuleusement les traces de pneus de cette vieille guimbarde qui venait de partir en dérapant dans un bruyant vrombissement. Elle effaçait les salissures. Le destin se rassasiait de cette glace au chagrin et s'en régalaient sans remords.

Zelda tremblait, otage de son corps si vivant et de l'entêtement de son esprit. Pourquoi ne renonçait-elle pas ? Pourquoi ne s'était-elle pas élancée à sa poursuite alors qu'il était encore temps ? Brisée mais résolue, elle percevait le tam-tam de son cœur, les pulsations de ses artères qui résonnaient comme un tambour assourdissant.

Le dernier acte venait d'être joué, il n'y aurait pas de rappel. Elle restait seule sur la scène car ils avaient été incapables d'appivoiser leur passion qui resterait sauvage et funeste. Zelda ne voulait pas s'humilier davantage. Immobile, elle se découvrait à vingt ans la folle sagesse de le laisser fuir.

Elle se battrait pour l'enfant de l'amour. Pour qu'il vive.

— Tu naîtras cet été. Ce sera un jour magnifique, mon tout petit ! chuchota-t-elle en caressant son ventre encore plat. Ne crains rien, je suis là.

Les éclats tranchants des mots de la dispute, cassés nets, jonchaient le sol comme les miettes du miroir qui scintillaient dans la pénombre. L'armoire éventrée gisait dans un amas de bois fracturé, de linge et d'objets épars.



Dans son esprit, en boucle, retentissaient les bruits sinistres et violents des voix qui s'élèvent, de la porte qui claque et du véhicule qui hoquette et dérape. Les dernières paroles échangées grinçaient atrocement aux oreilles de Zelda.

Elle restait muette, affamée de douceur, choquée, désarmée. Tenir, attendre les premiers rayons du jour pour rompre l'ankylose et prendre le risque de la blessure, celui de marcher pieds nus sur le verre brisé à s'y lacérer l'âme...ou espérer un miracle ! « *Stand by me* ! » avait-elle envie d'hurler. « Tu ne peux pas t'en aller ainsi ! » Elle n'avait pas de gomme à mauvais jours, d'effaceurs de chagrin, de Blanco pour les paroles qui n'auraient jamais dû être dites. Il était parti, avec plein de regrets certes, avec plein d'envies aussi, mais il était parti seul.

En fille obstinée, elle s'engageait dans une décision irrévocable qui changerait la suite de son histoire ! Elle affrontait un monstre surgi d'elle-même et qui la dévorait, l'ogre de la désespérance.

L'enfant vivrait malgré la cruauté de l'existence, pour la grâce d'être au monde. Elle avait lutté pour le droit à l'avortement libre et gratuit pour toutes mais aussi pour le droit de disposer de son corps et de donner la vie.

Par un hasard heureux, le chat roux des voisins s'était introduit discrètement dans la chaleur de la maison. Ce visiteur clandestin franchit la barrière de ses bras pour se glisser au plus près entre ses cuisses et son ventre et coller son museau contre sa joue. Zelda le câlina doucement. Ce vagabond comprenait si bien sa peine.

### 3. NAÎTRE

*« Isn't she precious? Less than one minute old! »*

Isn't she lovely? (Stevie Wonder)

8 juillet 1982.

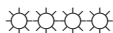
Épuisée mais triomphante, Zelda tenait dans les bras son enfant, au visage rougi de l'effort fourni. Elle ignorait encore combien cette minuscule créature accaparerait tout son temps.

Après la violence de la douleur, la paix revenait et emplissait la chambre de la clinique. Au mur, un tableau représentait un champ de blé parsemé de coquelicots. La scène renvoyait l'image d'un bonheur parfait ...ou presque.

Par ce lumineux matin d'été, ces deux êtres qui vivaient ensemble depuis des mois se rencontraient pour la première fois. Leurs regards s'immergeaient, se noyaient l'un dans l'autre. L'un brillait de l'exaltation maternelle, l'autre entrevoyait un monde parcellaire, aux contours incertains. Le premier colostrum coulait de seins pas encore gonflés et un nourrisson se découvrait des talents à téter. Par la tiédeur de la peau et le parfum de la chair, elles s'imprégnaient l'une de l'autre.

Les mots doux apaisaient le nouveau-né. Après l'irruption brutale dans le monde, ce passage étroit de la symbiose à l'arrachement, la mère et son bébé traversaient le miroir et

inventaient le langage secret des yeux, des mimiques, des odeurs.



L'accouchement avait duré toute la nuit. La sage-femme aux doux yeux noisette dans un visage rond et lisse posé sur un corps potelé, s'agaçait en ronchonnant. Le travail n'avancait pas ! Dans les entrailles de Zelda, les contractions montaient en vagues toujours plus hautes, plus intenses, plus rapprochées. Le visage crispé, elle s'accrochait au rythme de sa respiration, dernière bouée en pleine tempête. Les heures se succédaient. La douleur atteignait un paroxysme. Zelda s'efforçait de ne pas hurler mais les cris éclataient en elle. Un fugace instant, l'idée de s'enfuir lui traversa l'esprit. L'absurdité de cette pensée s'imposa. « Il n'y a qu'un chemin, tu dois aller jusqu'au bout, traverser cette forêt terrifiante et en sortir avec ton enfant ! »

Au petit matin, la sage-femme décida de lui injecter un antalgique puissant. Elle caressa son visage défiguré :

— Inutile de continuer à pousser, ma petite, votre bébé est gros et il se présente par la partie la plus large du crâne. Je n'arrive pas à effectuer la rotation de la tête. Je vais appeler l'obstétricien et on prépare le bloc pour une césarienne.

À cet instant, Zelda se sentit envahie par une indicible force. et lui agrippa la main :

— Appelez, mais on va essayer une dernière fois. On va y arriver ! J'en suis sûre, je le sais !

Dominant la souffrance, elle laissa son corps se détendre le plus possible. Elle luttait contre le besoin irréprouvable de pousser. La sage-femme, penchée sur le vagin, effectua une dernière tentative pour bien placer la tête, et là, miracle, l'enfant jaillit, sans déchirer le périnée !

Zelda se redressa vigoureusement. La sage-femme guida ses mains sous les aisselles enfin dégagées du bébé naissant.

— Sortez-le vous-même, vous le méritez bien !

La jeune mère saisit fermement le petit corps humide et poisseux et le fit glisser de son ventre. Elle le souleva bras tendus et le déposa fièrement sur elle.

— C'est une belle petite fille toute brune ! s'exclama joyeusement la sage-femme en s'apprêtant à couper le cordon ombilical.

L'enfant, sanglante et visqueuse, rose et velue, gigotait avec énergie. Elle se mit à crier avant de blottir sa tête contre la poitrine de sa mère en suçant vigoureusement son poing. Éblouie, Zelda laissa dévaler ses larmes. Elle remportait avec bravoure ce combat et s'abandonnait sans retenue. Elle célébrait sa fille, nue sur son cœur.

Elle n'aspirait à ce moment précis qu'à la douceur. « Chasser loin la douleur ! Plus de douleur ! » Elle comprit hélas que la nature exigeait qu'elle aille au bout du processus.

— Non ! protesta-t-elle.

Et elle subit l'expulsion du placenta comme un moment d'une cruauté extrême, inutile et injuste.